

JOURNAL DE MONACO

JOURNAL HEBDOMADAIRE

Politique, Littéraire et Artistique

PARAISANT LE MARDI

ABONNEMENTS :

MONACO — FRANCE — ALGÉRIE — TUNISIE
Un an, 12 fr.; Six mois, 6 fr.; Trois mois, 3 fr.
Pour l'ÉTRANGER, les frais de poste en sus
Les Abonnements partent des 1^{er} et 16 de chaque mois

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

Place de la Visitation

Il est rendu compte de tous les ouvrages français et étrangers dont il est envoyé deux exemplaires au journal.
Les manuscrits non insérés seront rendus.

INSERTIONS :

Réclames, 50 cent. la ligne; Annonces, 25 cent.
Pour les autres insertions, on traite de gré à gré.
S'adresser au Gérant, Place de la Visitation.

PARTIE NON OFFICIELLE

Echos et Nouvelles DE LA PRINCIPAUTÉ

Un examen ayant pour but de se rendre compte des progrès professionnels des agents attachés au service anthropométrique, créé depuis quelques mois à la Direction de la Sûreté publique de Monaco, aura lieu après-demain, jeudi, dans l'enclos de l'ancien hôpital. S. Exc. M. le Gouverneur Général y assistera et nous en rendrons compte dans notre prochain numéro.

Le Comité d'organisation du Concours international des Sociétés mandolinistes qui, on le sait, doit avoir lieu l'année prochaine dans la Principauté, vient d'être composé définitivement ainsi :

Président : M. G. Rebours;
Vice-présidents : MM. A. Porcheron, J. Vernetti et tous les présidents des Sociétés monégasques;
Secrétaire général : M. A. Porcheron;
Secrétaire général adjoint : M. J. Mazzeri;
Secrétaires : MM. F. Chiabaut, Borghino, Ch. Xhrouet, Robaudi;
Trésorier général : M. Franco;
Trésoriers généraux adjoints : MM. N. Marquet, Nizza Louis;
Commissaires généraux : MM. J. Capella, A. Rizzi, Giordano Antoine;
Commissaires : Giordano Ange, S. Trèves, B. Manetto, A. Lorenzi.

Les membres de l'*Estudiantina Monégasque*, auxquels est due l'initiative du prochain concours, se sont rendus, avant-hier dimanche, à Vintimille pour se faire gracieusement entendre à l'inauguration du théâtre social de cette ville. Les morceaux exécutés par les excellents instrumentistes ont été chaleureusement applaudis.

Une nouvelle Société sportive vient d'être autorisée dans la Principauté sous le titre : *Société Sportive Athlétique « Monaco »*. Dans son assemblée générale tenue le 12 août, elle a ainsi constitué son Comité :

Président : M. Eugène Marquet;
Vice-présidents : MM. Ch. Tobon et A. Olivier;
Secrétaire : M. J. Bouscaren;
Secrétaire adjoint : M. Ch. Cornaglia;
Trésorier : M. Fabi;
Trésorier adjoint : M. A. Demartini;
Membres : MM. Th. Gastaud, J.-B. Faraut, J. Novaretti, A. Bellini et Et. Blanc.

Le concours de pêche annuellement organisé par la Société des Régates a été favorisé, dimanche matin, par un temps superbe et a été des plus réussis. Il a eu lieu à Saint-Jean-sur-Mer, et on ne pouvait vraiment choisir un rendez-vous de pêche plus agréable. Voici les résultats de ce joyeux et intéressant concours qui s'est terminé, comme d'habitude, par un excellent déjeuner sur la côte voisine :

Concours à la palangrotte en bateau. Le plus gros poids de poissons :

1^{er}, MM. Jean Barral et Auguste Martin, 900 grammes.
2^e, MM. Marius Testa et Pascal Saccone, 660 grammes.
3^e, MM. Jacques Chiaverini et Bernard Saccone, 145 gr.

Le plus grand nombre de poissons : MM. Pascal Saccone et Marius Testa, 17 poissons.

Le plus gros poisson : MM. Jean Barral et Auguste Martin.

Le plus petit poisson : MM. Guizol Jean et Guizol Prosper.

Concours à la canne sur les rochers. Le plus gros poids de poissons :

1^{er} M. Garon Dominique, 330 grammes.
2^e M. Bronfort Eugène, 90 grammes.
3^e M. Olivier Victor, 20 grammes.

Le plus grand nombre de poissons : M. Garon Dominique, 29 poissons.

Le plus gros poisson : M. Garon Dominique.

Le plus petit poisson : M. Garon Dominique.

Par suite d'une rupture accidentelle de la conduite du canal, sur le territoire de la commune d'Eze, les abonnés de la Compagnie générale des Eaux ont été privés d'eau de jeudi à dimanche dernier et la population monégasque a dû aller s'approvisionner aux fontaines publiques qui, heureusement, on le sait, sont toujours abondamment alimentées par d'excellentes sources locales. Cet accident matériel avait été causé par un énorme bloc de rocher projeté sur la conduite du canal par une mine tirée aux cours des travaux que la Compagnie des Tramways du littoral fait effectuer pour l'élargissement de la route de Nice à Menton. Toutes les mesures ont été prises pour réparer aussi vite que possible le canal ainsi endommagé; mais ce chômage inattendu n'en a pas moins été fort regrettable et il est à souhaiter que toutes les précautions nécessaires soient prises à l'avenir pour en éviter le renouvellement.

Acte de probité. — Un employé de la Compagnie du gaz, M. Baptistin Chiabaut, a trouvé, vendredi dernier, sur la chaussée devant l'hôtel de Paris, un porte-monnaie contenant la somme de 620 francs et s'est honnêtement empressé d'aller le déposer au bureau du Commissariat de police de Monte Carlo, où il a été réclamé peu après et rendu à la personne qui l'avait perdu, M^{me} de Hempel, demeurant à Beausoleil.

Un accident, dû à la faute du malheureux qui en a été victime, s'est produit avant-hier, vers une heure de l'après-midi, dans les conditions suivantes : le nommé Antoine Giudicelli, manoeuvre, passait, pris de boisson, sur le boulevard de l'Ouest, lorsque l'idée lui vint de se coucher sur le parapet qui, en face l'avenue Plati, surplombe une des voies de garage du chemin de fer P.-L.-M., de la hauteur de 10 mètres environ. Un passant appela l'attention de Giudicelli sur le danger qu'il courait, mais l'ivrogne ne s'en soucia pas et quelques secondes après, à la suite d'un faux mouvement, il s'abattait sur la voie, venant butter contre un wagon de marchandises.

Aux cris poussés par les témoins de l'accident, les employés de la gare se portèrent au secours de Giudicelli, qui était étendu inanimé sur la voie, perdant beaucoup de sang d'une blessure à la tête.

Giudicelli a été transporté dans une voiture à l'hôpital. Là, il a été reconnu, après un pansement, qu'il ne portait heureusement aucune blessure pouvant mettre sa vie en danger. En effet, il s'est fait, à la tête, deux plaies sans gravité et n'a reçu qu'une contusion légère aux genoux. Le blessé en sera quitte pour une dizaine de jours de repos.

Giudicelli demeure habituellement à Beausoleil; il est âgé de trente ans et est célibataire.

SUR LE LITTORAL

De Nice :

Les obsèques de M^{me} de Breteuil, marquise de Saint-Vallier, décédée à Dijon, ont eu lieu jeudi dernier à Nice, en l'église du Port. On s'est réuni à la villa Saint-Vallier, boulevard de l'Impératrice-de-Russie.

M. Nobili-Savelli, juge faisant fonctions de président du Tribunal civil, a ouvert, mardi dernier, dans la salle des délibérations de la première chambre, en présence de M^e Giraud, notaire, et du contre-amiral de Orestis, le testament du comte de Malausséna, ancien maire de Nice, dont les obsèques ont eu lieu au cimetière de Cimiez. Ce testament, daté de novembre 1904, a été apporté par M. Régis, qui fut le secrétaire du défunt. Entre autres dispositions, le comte de Malausséna a légué au Bureau de bienfaisance une somme de cent cinquante mille francs, dont la rente servira à la constitution d'un nombre de pensions allant de 100 à 300 fr. par an, au profit des invalides du travail. Pourront seuls en bénéficier les ouvriers niçois ou français, ces derniers domiciliés à Nice depuis vingt ans au moins. C'est donc avec raison que l'on a mis en relief les qualités généreuses du comte de Malausséna qui était un véritable philanthrope. Il l'a démontré par l'intérêt qu'il témoigne aux infortunés de la classe ouvrière dans ses dernières dispositions testamentaires.

M. Henri Perrotin, fils de l'ancien directeur de l'Observatoire du Mont-Gros, a quitté Nice, ces jours derniers, pour aller rejoindre M. Bischoffsheim et se rendre avec lui en Espagne, auprès des délégués de l'Observatoire de Nice, pour assister à l'éclipse solaire du 30 août.

Lettre de Paris

Paris, 27 août 1905.

L'Institut de France a été, la semaine dernière, particulièrement éprouvé : l'Académie des Beaux-Arts a perdu un de ses membres les plus illustres, le vieux maître Bouguereau (auquel un article spécial est consacré dans ce numéro), et l'Académie des Sciences a regretté, d'autre part, la mort d'une non moins importante personnalité, le vénérable professeur au Collège de France, Jules Oppert qui était âgé de quatre-vingts ans.

Malgré ce grand âge et la maladie dont il souffrait depuis

deux années, le célèbre orientaliste avait tenu, pendant tout l'hiver dernier, à professer son cours au Collège de France; il avait eu la satisfaction d'assister aux séances de l'Institut jusqu'à ses derniers moments; c'est, en effet, à l'Institut, le vendredi 11 août, qu'il fut pris d'une syncope; et, depuis, son état ne cessa d'empirer.

M. Jules Oppert s'était fait connaître, en outre de son fameux système d'interprétation des inscriptions cunéiformes, par une érudition et une mémoire vraiment encyclopédiques. Ses connaissances mathématiques, qu'admiraient les spécialistes les plus éminents, avaient fait de lui un chronologiste et un calculateur astronomique de premier ordre; il connaissait à fond les langues et littératures antiques, anglaise, allemande et française, et, souvent, à une simple allusion, il étonnait ses interlocuteurs en leur récitant sans une hésitation des centaines de vers de l'auteur dont il parlait. Il était connu pour son esprit; sous l'Empire, il jouissait à la Cour d'une réputation de brillant causeur, et il faisait partie des voyages de Compiègne; nombre de ses mots sont restés. Mais c'est, d'abord, la science d'orientaliste qui rendit célèbre son nom.

L'éclipse de soleil sera le grand événement de la semaine, et les petits industriels de la rue prennent leurs dispositions pour tirer de la curiosité astronomique des Parisiens d'honnêtes bénéfices.

Déjà les camelots crient la carte postale de l'éclipse, offrent des verres fumés et s'associent pour la location des lunettes. Sur les points élevés de Paris, à Montmartre, aux Buttes-Chaumont, des emplacements sont déjà réservés pour les spectateurs. Des pancartes annoncent que, le 30 août, des télescopes « scientifiques » seront installés, permettant aux « amateurs » de suivre pour 50 centimes toutes les phases du phénomène. L'astronome populaire de la place de la Concorde, qui jusqu'à présent ne pouvait offrir que la Lune à ses clients, les avertit que pour l'éclipse il n'augmentera pas le coût de la séance. Une petite affiche porte en effet, se balançant à l'appareil, cette inscription d'une grande justesse astronomique : « Même prix le 30 août pour ne pas voir le Soleil. »

On vend aussi les chansons de l'éclipse, les facéties et bons mots qu'un tel phénomène ne pouvait manquer d'inspirer à la muse du pavé.

Bref, tout le petit monde de l'actualité s'organise, s'agite et s'ingénie pour que les rares moments où le soleil ne luira pas pour tout le monde soient les plus avantageux à quelques-uns.

Les promeneurs des bords de la Seine sont en ce moment très intéressés par les travaux que préparent les ingénieurs du Métropolitain pour la construction de la nouvelle ligne Nord-Sud, de la Porte de Clignancourt à la Porte d'Orléans. Cette ligne passera deux fois sous la Seine à la hauteur de la Cité et l'on dispose déjà les caissons à air comprimé qui permettront de construire les tunnels. Ces opérations ont été souvent pratiquées pour l'établissement des piles de pont et ce n'est pas là que se trouvera l'originalité des travaux. Mais une fois la Seine franchie, la ligne passera sous la gare Saint-Michel et sous la voie du chemin de fer d'Orléans. Les terrains y sont très imprégnés d'eau et le système qu'on emploiera pour les traverser est audacieux et nouveau. On les transformera tout simplement en blocs de glace. De distance en distance, des tubes seront enfoncés que des machines empliront constamment d'un mélange réfrigérant. Au bout de quelques semaines de ce régime, toute la masse de terrain sera devenue un véritable bloc glacé, d'une solidité à toute épreuve, dans lequel comme dans un roc de granit on creusera le tunnel, et la gare Saint-Michel reposera pendant quelque temps sur une véritable banquise.

Décidément, on le voit, le Métropolitain finira par apprendre aux parisiens que tout le mouvement du boulevard est peut-être moins intéressant que ce qui se passe en dessous, et, pour un peu, la grande vie parisienne deviendrait souterraine.

L. S.

BULLETIN DE L'ARBITRAGE ET DE LA PAIX

Les intérêts scientifiques et la guerre. — D'un remarquable article paru dans le dernier numéro de la *Revue Scientifique* nous reproduisons les lignes suivantes qui contiennent des vérités qu'on ne saurait trop méditer et répéter :

« La science a contribué pour beaucoup à répandre les tendances de conciliation internationale. C'est qu'elle vit de la paix, et que la paix lui est nécessaire.

« En effet, parmi les jeunes forces d'une nation qui

sont fauchées par les boulets et les schrapnells, à côté de la vigueur, il y a l'intelligence; les muscles et les cerveaux sont également atteints et, après les guerres, si l'on ne rencontre plus de bras dans les champs dévastés, il manque des têtes pour faire vivre le domaine de la science.

« Ensuite, vainqueur ou vaincu, épuisé par les dépenses, par le travail englouti, disparu en fumées, quand les moissons ont été perdues, et que la terre n'est riche qu'en débris, un pays a besoin de se refaire, de travailler pour se remettre au niveau des autres. Ses préoccupations vont moins aux spéculations, au labeur désintéressé, et l'on risque de porter le poids lourd des charges qu'imposent les menaces dues aux sentiments d'hostilité exaspérés par les luttes.

« Le privilège du vainqueur lui permettra d'établir, momentanément du moins, une suprématie sur le vaincu, en tous domaines, y compris le domaine scientifique, alors même qu'à cette suprématie ses titres intellectuels seraient moindres; car à part dans les luttes actuelles avec des peuplades grossières, ce n'est pas toujours la nation la plus civilisée qui a le plus de chance d'être victorieuse. Malgré des exceptions, d'ailleurs explicables, — les Grecs conquérant par l'esprit les Romains qui les avaient conquis par la force — c'est plutôt le contraire qui est la règle. L'épée du vainqueur vient, dans la balance équitable de la libre concurrence intellectuelle, jeter son poids brutal qui fausse le jeu des plateaux.

« Et, à tous ces faits, ne pourrions-nous trouver dans notre histoire même des exemples récents. La science française ne s'est-elle pas durement ressentie des revers de 1870, de même que le prestige de notre intellectualité écrasa injustement les mérites étrangers, grâce aux invasions triomphantes et aux conquêtes lointaines d'un Napoléon ?

« En tout cas il reste encore un argument très grave pour la paix en faveur des intérêts de la science, c'est-à-dire, il ne faut pas l'oublier, non seulement du patrimoine philosophique mais du bien-être de l'humanité. Le savant, en effet, qui se livre à des recherches qui peuvent être infructueuses ou ne conduire à aucune application pratique, qui ne cherche pas en général un but intéressé, est nourri et entretenu, sans produire, par le travail des autres hommes, lequel assure cette activité de luxe qui est nécessaire à la vie de plus en plus complexe de l'humanité.

« Une découverte heureuse rend bien au centuple ce que la société consacre ainsi à la science; néanmoins, à un moment donné, l'homme de science est conduit à vivre dans une sorte de parasitisme, mais de parasitisme utile, ou mieux en une véritable symbiose, où les services qu'il rend peuvent n'être qu'intermittents et rares.

« Or l'officier, le soldat sont dans le même cas. Mais une société peut exister sans eux. Elle a intérêt à entretenir des savants, mais c'est le spectre de la guerre seul qui l'oblige à entretenir une armée. Et comme cette dernière charge est extrêmement lourde, dans la mesure où elle ne peut l'éviter, elle réduit d'autre part les fardeaux dont elle sent la gêne, malgré les services qu'on en pourrait attendre. Ainsi le soldat épuisé jette son sac, où il peut trouver au gîte de quoi en justifier le transport, pour ne pas abandonner son fusil.

« Et c'est ainsi que nos armements si coûteux, épuisants, empêchent en France de consacrer à la science et aux savants les ressources qui seraient nécessaires. On lésine sur quelques centaines de francs à accorder à des savants ou à des laboratoires, pour jeter des milliards dans le gouffre des renouvellements continus des poudrières et des arsenaux, tandis que les millions abondent dans les universités américaines.

« La science française souffre cruellement de la guerre, et c'est pourquoi elle aspire au pacifisme, c'est pourquoi elle lutte, dans son intérêt, — et son intérêt se confond avec l'intérêt réel de la société toute entière, — en faveur de la conciliation internationale. Et, pas plus qu'elle n'a fait faillite parce qu'elle n'a pas résolu les problèmes insolubles de la métaphysique, pas plus elle ne ment en lançant, par ses relations larges et cordiales, par la multiplication de ses congrès, les nations civilisées dans la voie de la paix universelle. »

LETTRES ET ARTS

Au théâtre Sarah-Bernhardt. — Les uns vont à la mer, d'autres dans la montagne. M. André Calmettes reste à Paris. Il passe ses vacances 15, avenue Victoria. Cette année, il ne connaîtra pas d'autres villégiatures. Ses journées sont prises par les études préliminaires de la pièce de réouverture du théâtre Sarah-Bernhardt : *le Masque d'amour*.

M. André Calmettes a d'ores et déjà réglé toute la mise en scène. Pendant que l'auteur, M^{me} Daniel Lesueur, revoit, à Caunterets, les neuf tableaux de son œuvre, les décors ont été commandés à M. Paquereau dont on put constater le goût et le sens du pittoresque dans *Par le fer et par le feu* et surtout dans *Angelo*. M. Jusseaume a été chargé d'un décor qui paraît devoir produire un gros effet : c'est un bal à Montmartre.

En même temps qu'il préparait à la pièce son cadre, M. André Calmettes engageait M. Charles Lamy (du Palais-Royal) et M. Henry Krauss pour deux rôles importants. Il achève en ce moment de constituer sa troupe et dès le lundi 4 septembre les répétitions du *Masque d'amour* commenceront place du Châtelet.

Le nouveau directeur artistique du théâtre Sarah-Bernhardt poussera les répétitions avec son activité ordinaire et la pièce sera prête à passer dès les premiers jours d'octobre.

Chronique Artistique

WILLIAM BOUGUEREAU

Le peintre de la *Naissance de Vénus* et de la *Vierge Consolatrice* suit de près dans la tombe le glorieux et tendre Henner. Comme lui, il vient de s'éteindre chargé d'ans, de renommée, et laissant, comme lui, une œuvre considérable.

William Bouguereau appartenait, en effet, à cette race d'artistes qui, perpétuellement penchés sur leur chevalet, ne donnent presque rien au rêve, tout au plaisir de peindre, jaloux de produire et, avant tout, satisfaits de leur fécondité. Cela ne veut pas dire qu'il ait ignoré les grandes ambitions. Il a souhaité de ne pas mourir tout entier. Une lettre, publiée vers le milieu de l'Empire, témoigne de ce souci. En 1861, il est à son chevalet dès le petit jour et le soir l'y retrouve; c'est avec peine qu'il s'en arrache, mécontent de son œuvre et de lui-même.

— Ah! s'écrie-t-il à la fin de cette lettre, cela serait si beau de ne pas s'en aller tout entier!...

Avec de pareilles ambitions, il est à penser que Bouguereau fut un élève studieux. Il avait dix-huit ans quand son maître Picot, un artiste un peu oublié, qui croyait naïvement donner un Corrège à la France parce qu'il modelait des amours pétris de lis et de roses, lui mit le crayon à la main. Soigneux, docile, déjà respectueux de la tradition, le jeune Rochelais devint, en cinq ans, le disciple aimé du maître, et, grâce à une volonté ardente, — qui le faisait courir de l'atelier aux amphithéâtres d'anatomie, au cours de perspective et d'histoire naturelle, qui l'incitait à prendre sur son sommeil pour travailler encore, — un logiste redoutable et l'espoir même de l'École des Beaux-Arts. Un seul de ses camarades lui portait ombrage : c'était Paul Baudry. Il devait deux ans plus tard, en 1850, partager avec lui le grand-prix de Rome. Le sujet de ce concours était, si je ne me trompe, *Zénobie trouvée sur les bords de l'Araxe*. J'ai désiré, maintes fois, comparer les toiles de ces deux artistes, qui, partis du même enseignement, s'engagèrent dans des voies si différentes, mais sans jamais y parvenir.

Pressé de se faire connaître, l'élève de Picot n'avait pas attendu son brevet officiel de maîtrise pour exposer. Il avait débuté en 1849, et cela, chose curieuse, par deux œuvres terriblement sombres et philosophiques : *l'Égalité devant la Mort*, souvenir de l'Espagnol Valdès Léal, et *Gianni Schicci dévorant Capocchio*, scène tirée de *l'Enfer du Dante*.

« Gianni, dit le vieil Alighieri, se jette sur le Capocchio en mordant comme un porc lorsqu'il s'échappe de l'étable. »

Tel est le sujet choisi par le futur peintre de la *Vénus*

Anadyomène et de *l'Amour blessé*. Il paraît même, si l'on en croit Gautier, qu'il avait apporté, dans son œuvre, de l'apreté et de la force.

* * *

De pareils commencements, de pareils faux départs, ne sont pas rares. Chaplin, le maître des grâces badines, avait plus singulièrement débuté encore, puisque ce fut comme peintre animalier. On ne saurait se tromper plus grossièrement. L'erreur commise par Bouguereau n'était pas si complète et, d'ailleurs, elle dura fort peu. Dès l'année 1854, malgré le succès de *l'Ensevelissement de sainte Cécile*, — sorte d'élegie empreinte de plus de tendresse que de sentiment religieux, mais où il faut admirer sans restriction la belle figure de la sainte musicienne, « pareille, en sa blancheur, à un lis qui s'incline », et celle de la jeune fille qui se penche sur les tristes stigmates et semble, dans un long embrassement, chercher le courage du martyr, — on le voit brusquement changer d'inspiration et faire succéder, à ces œuvres sévères, des scènes allégoriques aimables, des idylles d'une grâce délicate, telles que *l'Amour blessé*, les *Premières Caresses*, le *Printemps*, *l'Amitié*.

Bouguereau avait trouvé sa voie et, en même temps, la voie du succès, — succès qui lui arriva éclatant et devait l'accompagner, pour ainsi dire, jusqu'à ses derniers instants. Tout de suite, les amateurs se disputent, à prix d'or, les nymphes et les satyres, les vierges et les enfants, les baigneuses et les berceuses, qui naissent sous son pinceau avec l'inépuisable fécondité des maîtres d'autrefois. Sa souplesse exceptionnelle, sa science profonde du dessin, ses qualités de composition, ont permis à Bouguereau d'aborder les sujets les plus variés et les genres les plus opposés, du portrait à l'histoire. Ses œuvres sont innombrables et je n'oserais pas même en risquer la nomenclature. Il suffira, ici, de noter les principales, celles qui ont établi sa réputation et lui ont valu les plus hauts honneurs auxquels un artiste puisse aspirer.

C'est la *Famille indigente*, c'est la *Pastorale*, où, comme Gérôme, il fait assister aux scènes enchantées des bucoliques de Virgile et des idylles de Théocrite et de Longus. C'est *l'Amour blessé*, dont Théophile Gautier disait que, « copié au trait sur une argile rouge, il ornerait à merveille un vase Campanie ». C'est la *Jeunesse et l'Amour*, une de ses plus élégantes, de ses plus suaves compositions. La Jeunesse porte l'Amour sur ses épaules. Elle se retourne vers lui et lui sourit. Tout est charme et sourire, dans ce morceau, qui marque l'apogée de sa carrière et que la gravure a justement popularisé. Viennent, ensuite, — je cite au hasard de la mémoire, — les *Nymphes et Satyre*, *Apollon et les Muses*, *Calypso*, la *Baigneuse*. Homère et son Guide, *l'Assomption*, *l'Aurore*, la *Vierge aux Anges*, le *Retour des champs*, où un critique fameux dit que Bouguereau retrouva la pureté antique; la *Sainte Famille*, qui fut le succès du Salon de 1875, comme la *Pietà* fut celui du Salon suivant; la *Vierge consolatrice*, aujourd'hui au Luxembourg, *l'Enfance de Bacchus*, *Alma Parens*, et l'un de ses morceaux de prédilection : la *Naissance de Vénus*.

Ces œuvres ont valu, à l'artiste qui vient de disparaître, tout à la fois les plus vifs éloges et les critiques les plus acerbes. Dans le parallèle qu'il établissait entre lui et Paul Baudry, à l'occasion des *Premières Caresses* Edmond About le jugeait ainsi :

« Il a reçu, de la nature et de l'éducation, tous les talents qui font un artiste complet. Il sait faire un tableau, il sait dessiner excellemment une figure; il manie les draperies avec un goût pur et délicat. Sa peinture est solide et sa couleur agréable; il fait bien ce qu'il fait. Ses personnages sont étudiés sans affectation jusqu'au bout des orteils. Nous passons notre vie à proclamer l'avènement de nouveaux peintres qui ne valent pas, dans toute leur personne, le petit doigt de Bouguereau. C'est qu'une qualité se détache bien plus visiblement lorsqu'elle est seule au milieu de défauts et d'inexpériences qui servent de repoussoirs. Plus une œuvre est voisine de la perfection, plus ses mérites se cachent et se confondent dans la beauté de l'ensemble. »

Voilà pour les éloges. Quant aux critiques, jamais artiste, hormis Delacroix, n'en supporta de plus violentes. Je ne rappellerai pas les épithètes sous lesquelles ses

adversaires ont cru l'accabler : ce n'est pas le moment; mais il en est de vraiment injurieuses. La *Naissance de Vénus* a été particulièrement attaquée. Voici comment le même Edmond About, si juste tout à l'heure, parlait de cette toile célèbre :

« La *Naissance de Vénus* est une fête de famille, célébrée en pleine eau par trois heureux ménages véritablement distingués. Autour de la conque natale où Vénus fait sa première toilette, le triton, les naïades et leurs petits manifestent leur joie de l'heureux événement par des sourires adorables et des physionomies discrètement expressives. La journée promet d'être charmante. Dès que Vénus sera coiffée, on ira dans les magasins, on se montrera en Sorbonne au cours de M. Caro... Mais toute cette viande est un peu creuse. »

Les écrivains les plus bienveillants d'ordinaire : Eugène Guillaume, Henry Houssaye, se montrèrent, quelquefois, sévères pour l'artiste. A propos du *Crépuscule*, — figure dont on ne saurait nier la poésie, et qui passe devant l'œil charmé, dans ses draperies de gaze diaphane, comme un oiseau dans la nuit, — l'auteur de 1815 a mis en lumière l'un des points faibles de l'artiste :

« Où M. Bouguereau donne prise à la critique, c'est quand il peint des paysannes. S'il nous montre des Crépuscules et des Aurores, il se place dans un monde conventionnel dont nous ne pouvons juger par comparaison. Ni vous ni moi n'avons vu le Crépuscule ou l'Aurore apparaître sous la figure d'une femme nue. Ainsi, nous ignorons si leur chair est bise ou rose, mate ou diaphane. On a vu, au contraire, des enfants nus et de petites paysannes. Les uns ne sont pas si frais, si roses, si luisants, si porcelainés; les autres n'ont pas des mains de duchesse, un teint délicat qui n'a jamais reçu les baisers brûlants du soleil. L'idéal n'est l'idéal qu'à la condition de rester dans le caractère de la nature. »

* * *

Bouguereau se souciait assez peu, d'ailleurs, de ce que la critique pensait de ses œuvres. Celles-ci lui avaient, depuis longtemps, apporté la fortune et, avec la fortune, les honneurs, un fauteuil à l'Institut et la présidence répétée de la Société des Artistes Français, dont il était l'un des fondateurs. Dans son hôtel de la rue Notre-Dame-des-Champs, il avait installé un atelier assez vaste pour les grandes compositions que, pendant quarante ans, il ne cessa de mettre sur le chantier. C'est là qu'avec une ardeur toujours nouvelle, il s'efforçait de rendre, dans toute sa délicatesse, cette « argile idéale » qu'est le corps de la femme, et dans toute sa fraîcheur nacrée ce poème de grâce qu'est l'enfant.

Les enfants, il en a dessinés où rien n'est à reprendre. Sûr de son trait, connaissant à fond l'anatomie, il pouvait lutter avec les plus habiles. S'il est permis à Edouard Detaille, dont la sûreté de main tient du prodige, de dessiner de mémoire, en quelques instants, et sans une erreur de mouvement, un cavalier et sa monture, il savait, lui aussi, tracer sans se reprendre, d'une manière impeccable et dans toute leur fluidité, les lignes de « l'académie » qu'il avait sous les yeux.

Cet atelier de la rue Notre-Dame-des-Champs resta toujours d'une simplicité toute bourgeoise. William Bouguereau ne connaissait pas les raffinements luxueux de la jeune école. C'est là qu'il recevait, avec une courtoisie sans apprêt, ses nombreuses admiratrices, Parisiennes ou provinciales, éprises de son tendre coloris, étrangères aussi curieuses de connaître ses toiles que sa personne. Le physique de l'artiste ne pouvait, au reste que désillusionner les jolies misses qui, chaque année, s'abattaient sur son atelier comme les hirondelles sur nos toits, et quittaient New-York ou Chicago, espérant trouver en lui la belle prestance d'un Velasquez ou d'un Van Dyck. C'était un petit homme grisonnant, bedonnant, dit Gautier, et qui n'avait pas même, pour lui, la belle tête songeuse de Cabanel. Sa conversation, il est vrai, dédommageait amplement ses visiteuses exotiques. Elle laissait percer, à tout instant, un culte profond pour la ligne et pour la forme.

William Bouguereau parlait de son art avec enthousiasme, mais aussi avec le mélancolique sourire de l'homme qui a pu mesurer à quelles hauteurs inaccessibles plane la Beauté, et dont les lèvres ne purent qu'effleurer la coupe d'or de l'idéal.

L. P.

Variétés Monégasques

HONORÉ II ET LES CORRESPONDANCES DE LA COUR DE FRANCE

APRÈS LE TRAITÉ DE PÉRONNE

(1641-1643)

Voir *Journal de Monaco* n° 2457 et suivants.

Les avis de Bidaut étaient basés sur des renseignements sûrs; on en verra la preuve dans le conseil qu'il donnait à Honoré II, par sa lettre du 24 janvier, de se défier de son entourage; un mémoire postérieur de Corbons fait connaître que pendant ses négociations à Paris, c'est-à-dire à l'époque même où écrivait Bidaut, le prince fut l'objet d'une tentative d'assassinat de la part de l'un de ses pages; Corbons en prit occasion pour obtenir du roi, sans que ses instructions en fissent mention, et de sa propre initiative, qu'il fût ajouté sur l'état de la garnison un corps de douze gardes avec capitaine, lieutenant et enseigne (1).

Les négociations de Corbons se terminèrent dans le cours du mois de février. Toutes les questions relatives à la place et aux compensations territoriales se trouvèrent décidées à la plus grande satisfaction d'Honoré II : l'attribution du Valentinois, avec titre de duché pairie, le marquisat des Baux accordé au marquis de Campagna en indemnité de ce qu'il perdait personnellement d'avantages et revenus en Espagne. Seule la donation d'un dernier domaine, qui devait être le comté de Carladez, n'était pas encore conclue par suite de quelques questions de détails.

Les bonnes dispositions de Louis XIII et du cardinal se reflètent dans les lettres adressées au prince à cette occasion et l'on remarquera que ces lettres sont conçues dans des termes d'une chaleur et d'une sympathie empressée très différentes du style ordinaire de chancellerie.

La cour était déjà en route pour se rendre à l'armée du Roussillon; de Lyon, Louis XIII écrit à Honoré II :

« Mon cousin, jay esté très aise de voir icy le sieur de Courbons de votre part, comme une personne qui a contribué avec grand soing, affection et fidélité au succès de l'affaire que vous avez exécutée avec beaucoup de prudence et de courage. Il s'en retourne maintenant vous trouver et a ordre de vous tesmoigner bien expressément la bonne volonté très particulière que j'ay pour vous, selon que vous m'y avez convié par la confiance que vous avez eue en ma protection, et que je ne désire rien davantage que de vous en départir tous les effets qui vous ont été promis et tous autres que vous en scauriez attendre. Sur quoy, me remettant à lui de vous faire savoir l'ordre que j'ay donné, je ne feray la présente plus longue que pour vous assurer que j'auray un très grand contentement de vous voir icy, et de vous confirmer de vive voix tout ce que ledit sieur de Courbons vous dira de ma part, priant sur ce Dieu qu'il vous ait, mon cousin, en sa sainte et digne garde. Escrit à Lyon, xxii^e février 1642.

« LOUIS.

« BOUTHILLIER. » (2)

Richelieu faisait accompagner la lettre royale de celle-ci :

« Monsieur, le retour de monsieur de Courbons vers vous vous fera cognoistre si parfaitement la satisfaction qu'a le Roy de la façon avec laquelle Vostre Excellence s'est conduite en son endroit et le gré que Sa Majesté vous en scait, qu'il ne me reste qu'à vous asseurer par ces lignes que Sa Majesté, affectionnant comme elle fait votre personne et votre maison, protégera toujours l'une et l'autre, ainsi que vous le pouvez désirer. Pour moy, Monsieur, je vous supplie de croire que ie tiendrais à faveur singulière de rencontrer les occasions de vous servir auprès du Roy, et que je n'en perdray jamais aucune de vous faire cognoistre par effet la sincérité avec laquelle je suis,

« Monsieur,

« Vostre très affectionné serviteur,

« LE CARDINAL DE RICHELIEU.

« De Lyon ce 24^e de février 1642. » (3)

(1) Archives du Palais de Monaco, série C, carton 3, dossier Corbons.

(2) Original archives du Palais de Monaco, B° 32.

(3) Original archives du Palais de Monaco, B° 33.

Le roi fait allusion à une prochaine entrevue avec Honoré II ; cette entrevue, dans laquelle le prince devait recevoir les insignes de l'ordre du Saint-Esprit, était décidée dès le mois de décembre, et Honoré devait alors venir à Paris. Les événements politiques et les voyages de la cour modifièrent ces dispositions ; aussi Honoré II avait-il projeté de rejoindre la cour au cours de son voyage, en accompagnant le comte d'Alais. Une crise de goutte le força à remettre son départ ; le gouverneur de Provence lui en avait dit ses regrets dans une lettre du 13 février.

Cette indisposition persista plusieurs semaines ; vers le milieu de mars, Honoré fut en état de partir, et, sur l'avis qu'il en avait donné, il recevait du roi, déjà arrivé à Narbonne, la lettre suivante :

« Mon cousin, j'ai reçu votre lettre du dixième de ce mois par le sieur de Beaulieu, par laquelle j'ai été très aise d'apprendre le désir que vous avez de me venir trouver, et j'ay bien voulu vous assurer, par celle cy, que vous serez le très bien venu, et que j'auray un contentement particulier de vous voir et de vous assurer de mon affection, et de l'estime que je fais de votre personne. Pour cet effect j'ordonne au baillif de Forbins de faire radouber en toute diligence la gallaire que je vous ay donnée, et de vous la renvoyer tout aussytost qu'elle sera en estat d'aller à la mer, pour servir à vous porter à Marseille, lorsque votre santé vous le permettra, vous recommandant de ne la point intéresser en vous hastant de faire ce voyage, et souhaitant que vous l'ayez parfaite. Je vous prie aussi de ne point quitter votre place sans avoir si bien pourveu à la seureté d'icelle qu'il n'y ayt rien à craindre pendant votre absence. Au surplus j'ay volontiers donné audit de Beaulieu la lieutenance du sieur de Brossardière sur votre gallaire, et vous devez faire estat qu'en toutes occasions vous me trouverez disposé à reconnoistre l'affection que vous tesmoignez au bien et advantage de mon service, priant Dieu qu'il vous ayt, mon cousin, en sa sainte et digne garde. Escrit à Narbonne le xxvi^e jour de mars 1642.

« LOUIS.
« SUBLET. »

Le voyage du prince monégasque devait subir le contre-coup des incidents qui marquèrent cette dramatique expédition de Roussillon : la maladie de Richelieu qui le tint isolé pendant presque toute cette période, puis celle du roi.

L'état de Richelieu était devenu sérieux dès le commencement d'avril et le comte d'Alais en prévenait Honoré II pour lui conseiller de remettre son départ.

« Je suis obligé de faire entendre à Vostre Excellence », lui écrivait-il d'Aix le 11 avril, « les mauvaises nouvelles avec les bonnes. Nous avons eu Son Eminence malade d'une apostume au bras, accompagnée de fièvre. Elle est, Dieu mercy, hors de danger ; mais comme son mal est venu à suppuration, elle a besoin de temps et de repos pour se remettre en son premier estat. Votre Excellence aura agréable, pendant cet intervalle, de différer son départ jusque à ce que je luy face entendre le temps le plus comode et pour la cour et pour elle. »

Ce fut le 25 avril seulement qu'Honoré II quitta Monaco et s'embarqua pour Marseille avec le marquis de Campagna, son fils, et accompagné d'une suite assez nombreuse où figuraient Jérôme Rey, son majordome, Jean Brigati, son secrétaire, et Jérôme de Monléon, capitaine de Menton, les trois dévoués serviteurs qui l'avaient assisté avec tant de bravoure dans la nuit du 17 octobre. Alais saluait sa venue en Provence, le 30 avril, et le prince, après un court séjour à Aix, s'acheminait vers le Languedoc, lorsqu'il reçut à Arles, le 6 mai, deux lettres des ministres Chavigny et Sublet de Noyers, datées de Narbonne et Perpignan, 3 et 4 mai, qui le priaient de retarder sa venue, étant donné l'état de santé du roi.

« Monsieur », écrivait Chavigny, « l'indisposition en laquelle est présentement le Roy m'oblige à envoyer monsieur de Matan au devant de Vostre Excellence pour luy en donner part et pour la conjurer de vouloir demeurer quelques jours à Aix, s'il vous y rencontre encore, ou en quelque autre ville qui vous sera la plus comode, s'il vous trouve en chemin. Je vous feray scavoir, Monsieur, quand la santé de Sa Majesté sera meilleure, afin que vous la veniez voir aussytost et que vous receviez d'elle tout le bon accueil que vous en espérez avec raison. »

Pour se conformer à ces instructions, Honoré II vint

s'installer à Pézénas pour y attendre les événements. Cette attente se prolongea une dizaine de jours. Le 14 mai, il écrivait à Chavigny qu'il envoyait le chevalier du Bar, le beau-frère de Corbons, à Richelieu pour s'informer de son état.

La santé du roi et celle du cardinal ne semblaient pas encore de nature à permettre quelque entrevue ; le cousin du prince, le nonce Jérôme Grimaldi (1), qui allait bientôt recevoir le chapeau de cardinal et l'archevêché d'Aix, ne donnait pas, dans une lettre datée de Narbonne le 15 mai, d'avis favorable : le roi ne voulait pas recevoir Honoré II tant qu'il ne se sentirait pas entièrement remis, et quant au cardinal une nouvelle rechute et de vives douleurs ne lui permettaient même pas de parler. Cependant, ordre avait été donné à M. de Brullon, gouverneur de Narbonne, de prier le prince de s'avancer jusqu'à Béziers.

Le cardinal Mazarin à son tour, par une lettre courtoise, insistait sur les regrets du cardinal ministre. De son côté, Chavigny écrivait le même jour :

« M. le comte de Brullon va trouver Vostre Excellence pour luy faire des compliments de la part du Roy et de monseigneur le Cardinal et pour la prier de s'approcher à Béziers, où je luy ferai scavoir le jour qu'elle se pourra rendre ici. Les indispositions de Sa Majesté et de Son Eminence ont esté telles qu'elles nous ont obligé à prier Vostre Excellence de s'entretenir un peu de temps par les chemins ; mais à présent que, grâces à Dieu, et l'une et l'autre commencent à cesser, elle recevra la satisfaction bientôt qu'elle désire. Pour moy, Monsieur, ce m'en sera une très grande quand j'aurai moyen de vous faire paroistre avec combien de passion et de vérité je suis », etc.

Cependant, le lendemain 16, Chavigny priait le prince de se rendre à Narbonne :

« Le gentilhomme que vous avez envoyé pour scavoir des nouvelles de monseigneur le Cardinal vous pourra dire le bon estat auquel il a laissé Son Eminence, et le désir qu'elle a de voir bientôt Vostre Excellence par deçà. Je suis extrêmement navré que le mauvais rencontre de l'indisposition du Roy et de Son Eminence vous ayt obligé, Monsieur, de séjourner quelque temps par les chemins, et de l'inquiétude que vous en aurés eu. J'ay escrit ce matin à M. de Brulon, qui est auprès de Vostre Excellence, pour la convier de se rendre icy dimanche au soir et la supplier de ma part de vouloir prendre un mauvais souper avec Monsieur son fils. J'espère que vous me ferés la faveur de trouver bon que pendant le temps que vous serez en cette ville je reçoive le mesme honneur et que vous me ferez celui de me croire tousjours », etc.

Honoré II arriva à Narbonne dans la journée du 17 ; il y eut certainement une entrevue avec Richelieu, la lettre précédente ne laisse pas de doute. En tous cas les avis du camp devant Perpignan lui permirent dès le lendemain de prendre la route du Roussillon.

Nous avons, pour connaître les détails de cette partie du voyage et du séjour du prince auprès de Louis XIII, deux relations contemporaines : l'une écrite en italien par l'un des personnages de la suite d'Honoré II, témoin oculaire, vraisemblablement le secrétaire Brigati (2), l'autre, en grande partie tirée de la précédente, insérée par Vénasque Ferriol dans son livre de *La Liberté glorieuse de Monaco*, publié l'année suivante. La première mérite entière confiance ; elle concorde absolument, pour une partie, avec la relation officielle tirée des registres de l'ordre du Saint-Esprit. Nous ne pouvons mieux faire que de la suivre presque littéralement.

(A suivre).

G. SAIGE

(1) Cette parenté était fort éloignée, Jérôme Grimaldi appartenant à l'une des branches des Grimaldi de Gènes.

(2) Archives du Palais de Monaco, B^o 2.

L'Administrateur-Gérant : L. AUREGLIA

AVIS

Monsieur Antonini Pierre, chauffeur à l'Usine de Larvotto, informe le public qu'il ne répondra pas des dettes que peut contracter sa femme, Madame Carlotta Romano, qui a quitté le domicile conjugal.

LECONS ET COURS POUR JEUNES FILLES

S'adresser à l'Externat des Dames de Saint-Maur : rue Grimaldi, 25, Condamine, et Villa Bella, boulevard des Moulines, Monte Carlo.

Le LIVRET-CHAIX CONTINENTAL renferme les services de toute l'Europe et un guide sommaire indiquant les curiosités à voir dans les principales villes :

1^o vol. Services français, avec cartes des chemins de fer de la France et de l'Algérie ; prix : 1 fr. 50.

2^o vol. Services franco-internationaux et étrangers, avec carte générale des chemins de fer du continent. Prix : 2 francs. Se trouvent dans toutes les gares, et à la Librairie CHAIX, rue Bergère, 20, Paris.

PARFUMERIE DE MONTE CARLO

NESTOR MOEHR

Parfumeur Distillateur

FOURNISSEUR BREVETÉ DE S. A. S. LE PRINCE DE MONACO

Boulevard de l'Ouest (Pont Sainte-Dévote) MONTE CARLO

NOUVEAU PARFUM LOTUS BLEU NOUVEAU PARFUM

Essences concentrées pour le mouchoir. Eaux et Savons de Toilette. — Poudres de Riz et Sachets. Dentifrices.

EAUX DE FLEURS D'ORANGERS ET DE ROSES.

Lotions et Brillantines pour la tête.

EXTRAIT DE CANTHARIDES

Produit spécialement recommandé contre la chute des cheveux.

HUILES D'OLIVES POUR LA TABLE, ETC.

BOISSONS GAZEUSES

Eaux Minérales, Bières, Sirops, Sodas, etc.

ENTREPOT MONÉGASQUE

DE

BOISSONS HYGIÉNIQUES

Maison COLLY-JOFFREDY

21, boulevard de l'Ouest (En face de l'Institut Ophthalmique)

ON PORTE A DOMICILE

Spécialité recommandée : L'AUTO, soda mousseux.

Nettoyage à Sec parfait. ^{USINE A VAPEUR} Spécialité pour Toilettes de Dames. - Prix modérés.

TEINTURERIE DE PARIS

A. CRÉMIEUX. — Magasin : Villa PAOLA, 25, Boulevard du Nord, MONTE CARLO

AMEUBLEMENTS & TENTURES

Eugène VÉRAN

Villa Baron, boulevard de l'Ouest, Condamine, Monaco



Installations à forfait. — Réparations de Meubles. Etoffes, Laines, Crins animal et végétal, Duvets. Prix modérés.

SAVON PUR

« LA TOUPIE »

DÉPOT chez LORENZI

(Fabrique de Pâtes alimentaires, Denrées coloniales)

Rue de la Turbie, Monaco-Condamine

Imprimerie de Monaco — 1905